

PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE } GÉORGIE
AZERBAIDJAN
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

S O M M A I R E

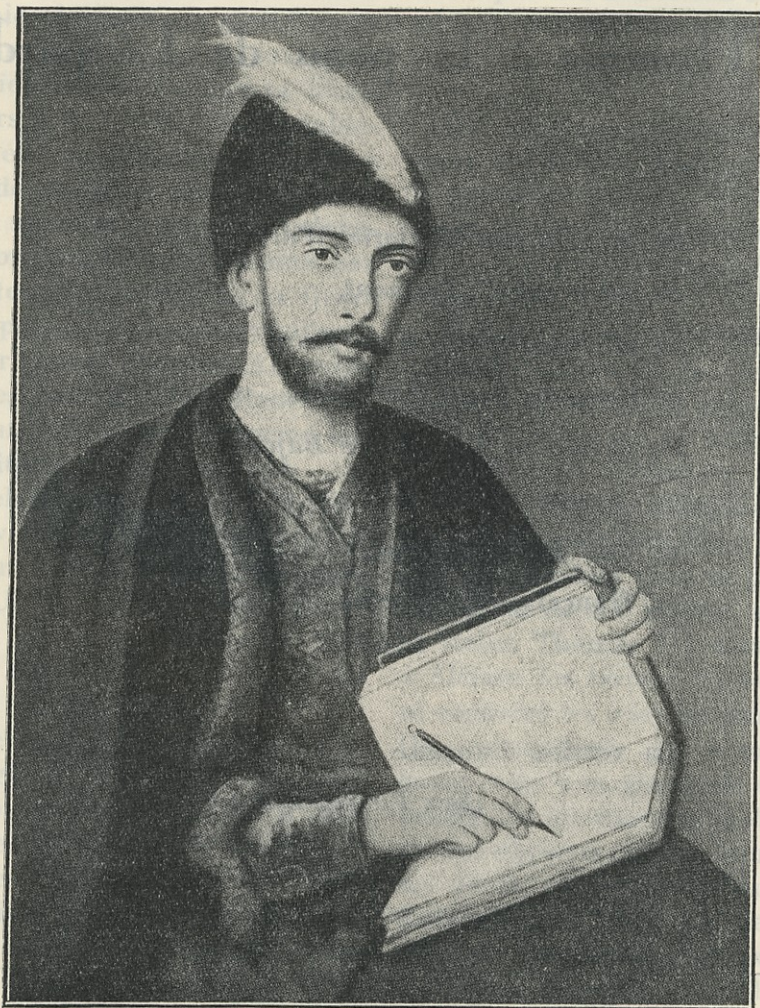
<i>La révolte de la poésie.....</i>	Georges Gvazava
<i>La faiblesse de la Russie.....</i>	Jean-Pierre Gérard
<i>Un grand exemple (Thomas G.Mazaryk)</i>	A. Choulguine
<i>Moscou intensifie la lutte contre la religion</i>	E. L.
<i>Le « Komsomol » en U.R.S.S.....</i>	A. T.
<i>L'éducation nationale en Ukraine au temps de Catherine II</i>	Prof. S. Siropolko
<i>A travers les journaux.....</i>	**
<i>Chronique : Géorgie.— Ukraine.....</i>	**
<i>Bibliographie</i>	**

Direction et Administration :

18, Bd Montparnasse, 5, square du Croisie - Paris

PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine
et du Turkestan



ROUSTAVÉLI

LE GRAND POÈTE GEORGIEN

(XII^{ème} siècle)

PROMÈTHEE

Organe de Défense Nationale

des Peuples du Caucase, de l'Ukraine

et du Turkestan

Le poème de ROUSTAVELI

„L'Homme à la peau de Léopard“

a été traduit :

en anglais par *Marjorie Wardrop*,en russe par *C. Balmont*,en allemand par *Artour Leist*,en hongrois par *Vikar Bella*,en ukrainien par *Mikola Bajan*,en arménien par *Assatour et Muradian*,en ture par *A. Djevad*,en français par *Georges Gvazava et**Mme A. Marcel Paon.*

La version française va paraître incessamment
chez *Firmin-Didot*.

ROUSTAVELI

LE GRAND POÈTE GEORGIEN

(XII^e siècle)

La révolte de la poésie

A L'OCCASION DU 750^{ème} ANNIVERSAIRE DE ROUSTAVELI

L'Union Soviétique tout entière se prépare à fêter le 750^{ème} anniversaire de la naissance du grand poète géorgien Chota ROUSTAVELI, l'auteur de l'immortel poème « *l'Homme à la peau de léopard* ».

La vraie gloire de ce grand poète du XII^{ème} siècle ne fut consacrée que plusieurs siècles après sa mort. Mais alors, elle s'établit irrévocablement, et elle entoura son nom d'une auréole de gloire et d'amour. Trois cents ans après la mort de *Roustaveli*, son nom est déjà mentionné par presque tous les poètes de la Géorgie ; son poème fut la sève vivifiante qui nourrit leurs œuvres. Au cours des siècles qui suivirent, *Roustaveli* exerça une influence énorme sur toute la littérature de son pays.

« La célébration, écrivent les journaux soviétiques, la célébration de la mémoire du grand poète géorgien sera en URSS une vraie fête de la culture et de la fraternité des peuples, une solennité au cours de laquelle on pourra constater l'épanouissement magnifique de la culture géorgienne. Le poème classique de la Géorgie prendra place à côté des œuvres de *Goethe* et de *Dante*. De grandes expositions dans différents centres du pays seront organisées ainsi que des conférences consacrées à ce monument de la littérature mondiale ».

Ainsi s'exprime, unanime, la presse soviétique. C'est la revanche de la lyre !...

C'est ce romantisme qui

trouve des alliés jusque dans les rangs des ennemis, et qui rendit naguère irrésistible la cause de la Grèce pour laquelle mourut *Byron*, et celle de la Pologne conduite à la Liberté par des musiciens comme *Chopin* et comme *Paderewski*.

ROUSTAVELI.

Qui est donc ce magicien qui, du fond du XII^{ème} siècle, remue ainsi le monde et lui fait apporter l'hommage de son admiration à un peuple déjà courbé sous le joug des conquérants ?

Hélas ! Nous ne savons pas beaucoup de choses de la vie du poète. Nous ne savons ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Sa vie, comme celle d'*Homère*, est noyée dans la brume de la légende. Tout ce que nous savons sur lui, c'est ce qu'il donne lui-même dans le prologue et l'épilogue de son poème. « Chantons la Reine *Thamar* ! » s'exclame-t-il, « Mêlant les larmes au sang, je lui ai consacré les odes les plus choisies. On m'enjoignit de composer de beaux vers à sa gloire, de chanter la beauté de ses sourcils et de ses cils, de ses cheveux, de sa bouche et de ses dents, rubis et diamants rangés d'éblouissante façon. La pierre même céderait à un ordre si doux ! » Dans l'épilogue il explique qu'il est « un certain *Meskhi*, poète, originaire de *Roustavi*. » *Meskhetie* est une province de la Géorgie, *Roustavi* est un village de cette province. Et c'est tout.



Ajoutons encore l'intéressante confession que fait le poète dans le pré-lude de son poème : il aime à la folie « celle dont la volonté suprême commande les troupes armées ». C'est la Reine Thamar.

« Que la grâce et la beauté de celle qui m'a rendu fou me pardonnent ma folie ! » implore-t-il. Il est évident que le poète n'aurait jamais osé faire allusion à cet amour, feint ou réel, s'il n'y avait pas été encouragé par la Reine elle-même. Il avait reçu l'ordre de chanter non seulement sa gloire en tant que reine, mais aussi sa beauté en tant que femme. Et le poète s'y prêta volontiers pour exprimer sa « folie ». Cela flattait la coquetterie féminine et ne pouvait se passer sans l'approbation souriante de la reine et de son entourage.

Quoi qu'il en soit, c'est tout ce que nous savons sur la vie du poète. La légende ajoute qu'il avait reçu son instruction à Athènes, qu'il avait beaucoup voyagé en Asie, qu'il avait occupé le poste de grand argentier de la Reine Thamar dont il devint éperdument amoureux, mais la reine restant « impitoyable comme un roc », le poète se serait retiré des affaires publiques, se serait fait moine et serait mort à Jérusalem où en effet on trouva plus tard une inscription tombale portant le nom de Chota. Mais tout cela n'est que légende, très répandue d'ailleurs en Géorgie.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'œuvre du poète.

« L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD »

Jamais l'inspiration d'un poète n'a été aussi vaste, aussi compréhensible,

si vive, si tumultueuse. Elle montre une telle amplitude qu'il semble que tout l'univers va se précipiter en elle et y devenir chaos. Mais le souffle créateur d'un grand poète broie ce chaos et le coule dans le moule le plus sévère. La lyre d'Apollon recueille des mélodies, les scande, leur donne forme, solidité et vie au grand jour. Les images se succèdent, l'horizon s'élargit et le tableau se déroule pour embrasser toute la terre parcourue par les feux du soleil.

Mais résumons le poème :

Le vieux roi d'Arabie, Rostevan, cède son trône à sa fille Thinathine. Une grande fête est organisée à la Cour, puis une chasse, au cours de laquelle le roi et sa suite rencontrent un chevalier vêtu d'une peau de léopard : il est assis au bord d'une rivière et pleure à chauds larmes. Le roi l'appelle, lui ne répond pas ; le roi ordonne de le saisir et de l'amener de force, mais l'inconnu saute sur son cheval, massacre les assaillants et disparaît aussitôt au milieu de la consternation générale.

Qui est-il, cet homme mystérieux ?

Thinathine en est profondément intriguée. Elle appelle le jeune Avthandil, chef de l'armée, et le prie d'entreprendre les recherches de cet homme. Elle fait à Avthandil la confession de son amour et lui promet sa main quand il sera de retour.

Avthandil est heureux de servir sa bien-aimée. Après de longues et pénibles pérégrinations il découvre enfin l'homme à la peau de léopard dans un pays désertique. La rencontre des deux héros est des plus émouvantes.

L'homme à la peau de léopard

s'appelle Tariel. Il raconte son histoire à Avthandil.

Histoire poignante : il aimait la fille de son souverain, roi des Indes, la belle Nestane. Sur l'instigation de celle-ci il dut massacrer son fiancé, un prince persan, pour sauver sa bien-aimée et la succession au trône des Indes. A la suite de ce meurtre des désordres éclatent dans le royaume. La jeune princesse, mystérieusement ravie, disparaît de sa demeure. A cette nouvelle, Tariel, éperdu, s'élanche avec ses hommes à la recherche de la princesse, mais nulle part, il ne put découvrir la moindre trace de son passage. Depuis ce temps Tariel, cherche en vain sa bien-aimée, vit seul dans le désert et pleure sa tragique destinée.

Avthandil est profondément bouleversé par cette histoire. Il console Tariel, jure de rester toujours fidèle à son amitié et de consacrer même sa vie à la recherche de la princesse ravie. Sur quoi il retourne en Arabie, met Thinathine au courant de sa découverte et repart aussitôt pour chercher par le monde la bien-aimée de son ami.

Longue péripétie. Enfin, grâce à une aventure amoureuse assez comique, il tombe sur la trace de la princesse : elle se trouve en Kadjetie, pays mystérieux, enfermée dans une forteresse inaccessible, et promise comme fiancée au prince héritier de ce royaume. Après cette découverte Tariel et Avthandil, avec l'aide d'un troisième héros, Pridon, organisent une petite armée, assiègent la forteresse et après une sanglante bataille, délivrent la princesse. Suivent des fêtes prodigieuses chez Pridon d'abord, puis en Arabie, chez le roi

Rostevan, puis aux Indes. Tariel et Nestane montent sur le trône de leurs ancêtres aux Indes, Avthandil et Thinathine sur celui d'Arabie.

LE CARACTERE NATIONAL DU POEME.

« Cette légende persane, telle une perle solitaire dans le creux de la main, je l'ai trouvée et mise en vers », déclare le poète lui-même dans le prélude de son poème. Persane ou non, il est évident qu'elle n'a pas plus d'importance ici que les nouvelles italiennes pour certaines des œuvres de Shakespeare. L'œuvre de Roustaveli n'en est pas moins éminemment nationale et en même temps, profondément humaine.

Il est vrai que la Géorgie n'est nulle part mentionnée dans le poème. Le roi d'Arabie cède le trône à sa fille Thinathine. Etait-ce possible en Arabie ? Une femme a-t-elle jamais occupé le trône du Khalifat ? Mieux encore : le roi de son vivant cède le trône à sa fille. Seule l'histoire de la Géorgie montre un tel exemple : en 1184, le roi Georges III fit proclamer sa fille Thamar reine de toute la Géorgie. Et puis nous lisons dans le poème : « Le père amène Thinathine, il l'assoie sur le trône, orne sa tête d'une couronne, lui transmet le sceptre et la revêt du manteau royal. » C'est la cérémonie chrétienne, byzantine ou géorgienne. Le monde musulman n'a jamais connu de couronne, de sceptre, ni de manteau royal. Khalifes et Sultans n'ont jamais revêtu, pour les grandes cérémonies, que de lourds turbans chargés de pierreries. Il est donc clair que sous l'image de Thinathine c'est la reine

Thamar qui est chantée et glorifiée. Le poète dit lui-même, faisant allusion à la reine Thamar : « Je chante sa gloire dans les strophes ci-après. » On ne peut être plus précis.

En Arabie nous avons donc la transposition poétique de la Géorgie. Ce qu'on voit dans cette partie du poème suffit à nous donner un sentiment de faste, d'abondance, de vie opulente et noble de la Géorgie d'alors. La civilisation géorgienne apparaît là si humaine. Elle n'est ni étouffante ni oppressive. Elle n'est pas d'avantage légère, ni superficielle. Elle est pleine d'agréments faciles et raffinés. On comprend facilement l'attrait de cette civilisation pour les peuples du Caucase et leur union fraternelle sous le sceptre de la reine Thamar.

Il est curieux, en effet qu'à une époque où tout l'Occident était engagé dans une lutte sanglante avec l'Orient, aux fins d'arracher le tombeau du Christ aux « infidèles », *Roustaveli* reste au-dessus de ce déchirement du monde : il glisse sur les controverses religieuses et ne montre aucune préférence pour tel ou tel culte. Pour lui il n'existe qu'un Dieu unique pour tout le monde, « inconnaissable et inexprimable » qui créa l'univers et laissa aux hommes la terre « multicolore à l'infini ». Bien qu'il invoque souvent Dieu comme espoir suprême dans la misère humaine, il n'en substitue pas moins à l'idée d'un Dieu l'idée de Nature, force immense et obscure. Loin de la commander, l'homme en subit les lois aveugles. Pour réagir contre les tribulations qu'elle lui prodigue, l'homme doit lutter, envisager la souffrance et le

malheur avec fermeté, veiller sur la sécurité de la patrie, et cultiver l'amour et l'amitié, sources de toutes joies terrestres. *Roustaveli* est riche en principes moraux et sociaux, frappés dans des raccourcis saisissants avec une telle force, qu'une fois lus ou entendus, ils restent pour toujours gravés dans la mémoire, comme des règles normatives dans la vie individuelle, nationale et sociale. La liberté, la justice, l'honneur familial, l'honneur patriotique, l'honneur chevaleresque, rien ne reste en dehors de l'orbite de la civilisation occidentale moderne. Cela montre dans quel climat vivait et évoluait la Géorgie d'alors. Et, derrière ces constructions d'idées, ces jaillissements d'images, ces tumultes d'élans et de frissons, on entend chanter la source vive qui leur donne merveilleusement naissance : l'amour.

LA PORTEE UNIVERSELLE DU POEME.

L'idée fondamentale de l'œuvre de *Roustaveli*, c'est l'éternel conflit entre la raison et la passion, entre la pensée et l'action.

Tariel, le héros principal du poème, incarne la passion. Il n'a pas besoin, comme Tristan et Yseult, de boire le philtre fatal pour se sentir condamné à aimer Nestane. La beauté et la grâce de celle-ci suffisent. Quand il la voit pour la première fois, un flux de sang obscurcit soudain sa conscience et il tombe évanoui. De ce moment rien n'existe plus pour lui : gloire, richesses, patrie, tout s'en va et s'efface devant l'image de Nestane, qui devient l'obsession unique et constante de son

esprit. Sans elle, toutes les jouissances de la terre lui semblent stupides et vaines.

Hamlet représente la réflexion et le doute. Il voit les « dessous de cartes » de l'humanité et il en est dégoûté. Résolu de combattre le mal, il raisonne toujours, et sa volonté fléchit, impuissante à passer à l'action.

Tariel est tout action. Mais ce n'est pas la raison qui prédomine dans sa conduite, c'est la passion qui commande et qui le jette souvent dans les mêlées les plus périlleuses. Il déclare la guerre à la Chine, il tue le fiancé de sa bien-aimée, il fera tout sans fléchir, ni réfléchir pour être agréable à l'objet de son amour. Lorsqu'il apprend la disparition mystérieuse de sa bien-aimée, il oublie et abandonne tout, il s'élance à sa recherche. Il parcourt le monde, fouille tous les coins de la terre, et n'ayant nulle part trouvé trace de son passage, il tombe dans un désespoir sans limite. Il renonce au monde, il a en horreur la société humaine, il préfère vivre dans un pays désertique, parmi les fauves et les dangers de toute sorte. Il erre seul et pleure sa triste destinée. Il a conscience que toute sa conduite n'est qu'une folie, qu'il se condamne lui-même à la déchéance et à la mort ; mais la pensée n'a aucune prise sur sa volonté, affaiblie, anéantie par les flux et reflux constants de sa passion et comprimée par le désespoir. Témoin d'une scène de combat livré entre un lion et une tigresse, il croit voir là une manifestation d'amour au sein même de la Nature. Il tue le lion qu'il accuse de brutalité et saisit la tigresse pour l'embrasser. Ni les dents, ni les griffes de la féline ne

l'effraient, mais n'ayant pu la maîtriser, il l'écrase sur la terre et tombe lui-même évanoui, l'esprit toujours obsédé par l'image de sa bien-aimée.

Quelle image saisissante ! La passion du héros se dilate là aux dimensions d'une tragédie cosmique.

Mais dès qu'il apprend la nouvelle de sa bien-aimée enfermée dans une forteresse en Kadjétié, Tariel renaît à la vie, la passion ne fait plus que redoubler la tension de sa volonté. Furieux et terrible, il brise la porte de la forteresse et après tant de souffrances et de sanglots, il reçoit enfin dans ses bras sa bien-aimée délivrée. C'est le triomphe de l'amour et de la justice.

Je ne sais si les héros sont utiles à l'Etat, mais ils sont nécessaire à l'Humanité. La foi dans l'amour et la justice, le courage de les affirmer quand tout le monde se tait, voilà des vertus qui n'ont pour soutien que l'élan du cœur. C'est ce patrimoine de l'humanité qui est constamment menacé et qui périrait pour toujours s'il n'y avait pas de temps en temps des héros qui donnent leur vie pour le conserver. Devant l'Humanité et devant les siècles ce sont les héros qui ont raison.

Tariel porte en lui ces aspirations de l'humanité. Les jeunesses retrouvent en lui leurs rêves et leurs plus secrètes souffrances. Tariel ne vieillit pas, il est d'une actualité éternelle.

■
Avthandil, l'autre héros du poème, connaît lui aussi ce conflit entre la raison et la passion.

Il aime Thinathine et son amour est non moins ardent que celui de Tariel, mais il s'évertue toujours de

lui donner plus de tact et plus de mesure. Il réfléchit toujours, il calcule, il a le sens du réel qui lui permet de fixer les limites du possible qu'il se garde bien de dépasser quand il trace le plan de son action. Il prie Dieu de lui donner « la maîtrise de la passion », et il triomphe toujours parce qu'il reste toujours maître de lui-même. Traits essentiels de sa personnalité — souplesse et ingéniosité. Il cultive l'amitié, il a le sentiment aigu de l'honneur, la libre audace, la gravité pathétique, et il garde la lucidité au sein des plus violentes passions.

Par ces traits de son caractère, Avthandil affirme que l'homme peut survoler sa destinée, et sinon s'en rendre absolument maître, du moins s'arracher des ornières où il s'embourbe. Il affirme que la pensée est maîtresse de ses décisions. Il nie un déterminisme posé une fois pour toutes. Il nie la volonté d'impuissance.

Les types de femmes sont non moins intéressants.

Nestane n'est pas une Antigone, symbole de la résignation et de la piété filiale. Elle n'est pas non plus une Béatrice dont le regard apaise la passion, dilate l'esprit et le cœur pour les conduire à Dieu. Nestane est aussi belle et lumineuse, mais c'est sur la terre qu'elle veut briller dans la plénitude de ses droits. Elle demande à son bien-aimé, non des soupirs, mais des actions héroïques,

pour frayer un chemin au triomphe de son amour. Elle pleure souvent quand le malheur s'appesantit sur sa tête, mais elle cache dans ses doigts les griffes de léopard quand il s'agit de son amour. C'est l'éternel Féminin qui allume l'enthousiasme, déchaine la passion, et maintient l'homme sur le plan de l'héroïsme.

Rien d'étonnant si l'image de Nestane a pris racine dans l'imagination populaire, comme le symbole de la Patrie qui attend toujours son Tariel pour briser la porte de la prison où elle se trouve enfermée.

Tels sont les grandes lignes et les principaux personnages du poème. *Roustaveli* ne peint autre chose que des sentiments éternels, une vérité indestructible, des spectacles qui dureront tant que le soleil enverra ses rayons sur la terre.

Après tant de ravages subis par son pays, le peuple géorgien s'est souvent trouvé comme dans une île déserte. Mais fort heureusement, il a sauvé du naufrage l'œuvre de *Roustaveli*. Cette œuvre, il la lit, il en boit le philtre de sa culture, il en saisit l'haleine essentielle et vivante, et il s'en remet au rythme de sa race.

Roustaveli forcera, à n'en pas douter, avec l'admiration du monde pour son œuvre, la porte de l'avenir pour sa Patrie.

Georges GVAZAVA.

Faiblesse de la Russie

Lorsque ces jours derniers, à Nyon, la Russie a été exclue du système de patrouilles navales dans la Méditerranée, quelle a été la réaction du gouvernement du Kremlin ? Aucune.

Certes, nous n'avons pas la naïveté de croire que Moscou n'essayera pas, sous une forme ou une autre, de venir en aide à Valence et d'empêcher cette union des grandes puissances occidentales, qui marquerait en Europe la fin des intrigues soviétiques. Tant qu'il y aura à Moscou un régime fondé sur des principes révolutionnaires, il ne peut ni abandonner le gouvernement marxiste espagnol, ni renoncer à profiter de troubles en Europe pour essayer d'y faire triompher son idéologie. Il est donc probable que nous allons bientôt, dans de nouveaux événements, retrouver la trace de l'activité de l'U.R.S.S. Le propre de cette race est son infinie souplesse.

Il n'en demeura pas moins que le fait d'avoir aussi facilement accepté la grave défaite morale qu'il vient de subir est, chez le gouvernement de Moscou, l'indice d'une profonde faiblesse.

Cette faiblesse s'explique d'abord par le conflit d'Extrême-Orient où la Russie n'intervient pas officiellement et directement, mais où elle appuie la résistance chinoise par l'envoi de matériel et de personnel. Les informations que nous recevons du côté de Nankin et de Canton nous dépeignent que les armées de Tchang Kaï Chek deviennent de plus en plus des troupes soviétiques.

Ainsi voilà le gouvernement du Kremlin fort occupé à l'Est.

Il ne l'est pas moins à l'intérieur même de son pays. Les exclusions, destitutions, condamnations et exécutions qui se succèdent depuis six mois et qui désorganisent tout l'appareil dirigeant du pays, ne peuvent que correspondre à une crise très grave. Cette crise, contrairement à ce qu'on croit généralement en France, n'est pas seulement politique et idéologique, elle touche à la structure même de l'Etat russe.

Lorsque nous parlons de la Russie, nous évoquons un pays analogue à la France, l'Allemagne ou l'Italie simplement agrandies. Cette vue est inexacte. La France, l'Allemagne ou l'Italie sont des Etats remplis par une nation cohérente, douée d'une parfaite unité spirituelle. La Russie n'est rien de tout cela. C'est un composé hétérogène et hétéroclite. Sur le territoire de l'U.R.S.S., les Russes ne sont que 55 pour cent de la population totale. Or l'Histoire montre ce que deviennent ces composés politiques. Le dernier exemple est celui de l'Empire des Habsbourg. Les Etats qui ne possèdent point de fort ciment moral peuvent, en période calme, durer et faire illusion, mais en temps de crise, ils résistent mal ou pas du tout.

Et c'est bien ce qui se passe dans la Russie d'aujourd'hui. Ce que nous voyons se développer là-bas, c'est une révolte — ou plutôt l'essai infructueux d'une révolte — non seulement contre Staline, mais encore

contre le pouvoir de Moscou : les minorités dressées contre la domination russe.

Ce qui le demontre bien c'est le fait que ces dernières semaines ont vu l'emprisonnement, la fusillade ou le « suicide » de presque tous les présidents des Conseils des commissaires des soi-disant républiques autonomes. Il en est ainsi non seulement dans cette riche et forte Ukraine, laquelle va être le premier pays à réclamer sa libération, mais encore en Géorgie, en Transcaucasie,

à Boukhara, en Kirghizie, en Carélie, chez les Bouriates-Mongols, enfin chez tous les peuples que les Soviétiques avaient prétendu libérer, mais que, comme tous les anciens tsars, ils ont en réalité continué à opprimer.

Tout cela doit faire réfléchir les Français. Lorsqu'on leur vante les mérites de l'alliance avec la Russie, il faut au moins leur dire ce qu'est la Russie : ce n'est pas une nation ; c'est une expression géographique.

Jean-Pierre GERARD.

Un grand exemple

(Thomas G. Mazaryk)

Une grande époque crée de grands hommes, ou plutôt, des caractères forts se révèlent alors plus facilement, et peuvent montrer la mesure qui leur est propre.

La guerre mondiale, la paix tremblante, la renaissance des nations oubliées par l'histoire, les révolutions de droite et de gauche, — notre époque est en réalité tellement riche en événements, qu'il serait étonnant de ne pas y trouver des figures extraordinaires. Rappelons seulement les morts, rappelons quelques noms d'une génération qui disparaît : Foch ou Hindenburg, Clemenceau et son rival Poincaré, Pilsudski. Aucun ne ressemble à l'autre, chacun porte en soi une individualité très marquée, qui le distingue de l'autre, mais un trait peut-être les unit : l'esprit autoritaire et sans réplique. Doux ou rigides dans leur intimité, ils devien-

nent sévères à l'œuvre et personne n'ose les contredire : leur opinion se traduit immédiatement en un ordre auquel il faut obéir. Balzac avait dit qu'un homme de caractère était toujours désagréable. C'est incontestablement vrai, mais il n'y a pas de règle sans exception : Mazaryk — que la Tchécoslovaquie et avec elle tout le monde civilisé viennent de perdre — paraît l'être précisément.

Quand on le voyait jouer sur une pelouse avec ses petits enfants, un sourire doux et familial illuminant son visage de bon vieillard ; quand on se rappelle sa manière de parler, son charme si attrayant, sa simplicité — on a de la peine à croire que c'était aussi un homme d'une énergie et d'une volonté indomptable, que c'était aussi un de ces chefs qui a le droit d'être placé à côté des plus grands noms de notre époque.

C'était un chef, mais un chef *sui generis*. Dès qu'il parlait de choses sérieuses son sourire disparaissait immédiatement, et à travers ses lunettes apparaissaient alors des yeux fixés qui révélaient une pensée profonde et très concentrée, une décision que rien ne pouvait entamer. Je crois qu'il savait aussi ordonner, mais sa méthode favorite semblait consister à convaincre celui qui devait suivre ses idées ou ses ordres. Un homme captivé par les idées d'un autre, un homme persuadé et par son chef sait agir avec une ardeur qui dépasse parfois même celle de ce dernier. C'est une méthode de dominer,*) une méthode essentiellement démocratique, et Mazaryk était en réalité une incarnation de la démocratie. Mais dans celle-ci — et toute sa vie laborieuse le prouve — il ne se plia jamais devant les opinions d'autrui, ni devant les obstacles. Avait-il toujours raison, ou non ? — c'est autre chose, mais il choisissait sa propre voie ; et si à un moment donné, comme ce fut le cas bien des fois durant son activité d'avant guerre, si tout le monde se dressait contre lui, s'il restait parfois seul, abandonné, détesté même à cause de ses idées, *il ne céda jamais*. Tout esprit démagogique lui était étranger. Et cet homme si souvent seul, a su unir autour de lui tout un peuple, il a su désarmer une opposition, qui même quand il devint déjà le président-libérateur entouré de gloire — la vie, c'est la vie — était très forte. Ses adversaires l'estimaient et lui pardonnaient ce

qu'ils considéraient comme des erreurs.

La figure de Mazaryk nous intéresse tout particulièrement, nous, qui luttons pour l'indépendance de nos pays : l'Ukraine, le Caucase ou le Turkestan. Il a prouvé qu'un exilé, un proscrit peut accomplir l'œuvre immense de la libération de son pays. Certes les circonstances l'avaient favorisé : la grande guerre ouvrait des horizons nouveaux, en renversant des puissances plusieurs fois séculaires, en donnant la possibilité à des peuples oubliés d'apparaître sur la scène historique.

Mais une œuvre accomplie paraît toujours facile. L'émigration de Mazaryk, de Benès, de Stefanek et de leurs autres collaborateurs ne dura que le temps de la guerre. Tout s'est terminé — comme l'a dit Mazaryk lui-même — dans un « conte de fée » ; mais il faut ouvrir les pages de l'histoire de cette période, de l'activité du futur président-libérateur pour voir à quels obstacles, à quelles difficultés immenses il avait dû se heurter. Les Tchèques eux-mêmes n'étaient pas unis. Outre le groupement de Mazaryk qui a formulé dès le début de son activité internationale, le principe de l'indépendance de son pays et la forme républicaine et démocratique du futur Etat, — il y avait encore d'autres organisations politiques, dont l'une — par exemple — comptait uniquement sur la Russie tsariste et désirait voir sur le trône de la Tchécoslovaquie un Romanov, et l'autre, également monarchiste et qui souhaitait l'indépendance, rêvait d'un prince anglais. Enfin si dans le pays même il existait des groupes conspiratifs qui soute-

*) Pour nous Ukrainiens, Mazaryk rappelle beaucoup en cela un homme qui nous est particulièrement cher : Petliura.

naient absolument Mazaryk, — il y avait de nombreux Tchèques qui voulaient obtenir l'autonomie au sein de l'Empire Austro-Hongrois, et allaient même jusqu'à condamner les efforts des émigrés et leur rapprochement avec l'Entente. Était-ce de par loyalisme dicté par les circonstances ou inertie de la pensée ? Toutefois il ne faut pas oublier que précisément c'était le programme officiel des Tchèques d'avant guerre. Ce n'est que peu à peu que l'idée de l'indépendance avait triomphé dans le pays et vers la fin de l'empire des déclarations séparatistes furent faites audacieusement à Prague. Mais même dans le Conseil National présidé par Mazaryk les difficultés ne manquaient pas et elles étaient parfois si importantes que le vice-président du Conseil, Durich, fut obligé de quitter son poste.

Les spectateurs et les amis d'une nation qui lutte pour son indépendance se demandent parfois comment il se fait que ses représentants ne soient pas toujours unis ? Les peuples organisés sur leur propre territoire en Etat souverain peuvent se permettre le luxe de partis qui s'entregorgent et de divisions en général. Mais lorsque un groupe d'émigrés lutte pour la libération de son sol, lorsqu'il n'est pas chez lui, quand il ne peut exercer aucune espèce de contrainte contre les rebelles, ni dicter sa volonté formelle aux partisans qui restent dans le pays, cette division est presque obligatoire, voire même naturelle.

Seul un groupe qui est plus actif, plus réaliste, qui sait réunir autour de soi la majorité, ou en tout cas les meilleurs éléments de ses compatriotes, commence — si les circonstan-

ces lui sont favorables — à dominer et en définitive, à vaincre, ou au moins à réduire à néant tous les autres groupements. Ce fut le cas de Masaryk et de son *Conseil National*.

Il ne faut pas non plus diminuer rétrospectivement les difficultés d'ordre extérieur qu'a dû rencontrer ce dernier. L'opinion publique et les dirigeants des Puissances alliées n'étaient pas préparés à l'idée du démembrement de l'Autriche-Hongrie. On ne connaissait pas la portée des mouvements nationaux tchèque et slovaque, et surtout la question se posait si ce nouvel Etat — la Tchécoslovaquie — pouvait être viable. Il fallait accomplir à Paris et à Londres un travail considérable et fébrile car il n'y avait pas une journée à perdre. Grâce au grand prestige de Mazaryk dans le monde savant et politique européen, prestige qui fut établi encore avant la guerre, grâce à la capacité et à l'énergie rare de ses collaborateurs, Benès et Stefanik, cette tâche fut réalisée. Il ne suffisait pas de dire des paroles, ni de présenter des mémoires aux Puissances, il fallait des preuves tangibles, et celles-ci furent les légions tchécoslovaques. Malgré de nombreuses difficultés on avait réussi à les créer brillamment en Occident, mais ce fut surtout dans l'Est que leur formation s'avérait lente et compliquée. Le Gouvernement tzariste n'avait pas beaucoup de sympathie pour l'idée de ces légions, qui devaient être composées des prisonniers de guerre de l'armée autrichienne. Après la chute de l'empire — en dehors de P. Miloukov -- le Gouvernement provisoire avait aussi quelques doutes, d'autant plus grands qu'il songeait déjà à conclure la paix avec les Pui-

sances Centrales et le séparatisme tchéque leur paraissait comme un obstacle de plus pour la réalisation de ces plans. Seul en Ukraine — par la grande analogie de nos situations — Mazaryk a trouvé un accueil sans réserve. L'Ukraine venait de proclamer sa République, et nous avons pu soutenir Mazaryk dans l'accomplissement de sa tâche, sous certaines réserves découlant de notre situation internationale. Ainsi en cas de paix avec les Puissances Centrales, les légions disposaient du droit de quitter librement l'Ukraine, mais à condition de déposer leurs armes. Toutefois l'intervention subite de Moscou, la première occupation de l'Ukraine par les armées rouges changèrent les choses du tout au tout, et en définitive ces légions traversèrent les armes à la main — en luttant constamment — toute la Russie et toute l'immense Sibérie.*)

C'est ainsi que furent créées les légions tchécoslovaques sur notre sol. Ce fut aussi une des périodes les plus héroïques de la vie de Mazaryk; et moi-même, en collaborant avec lui, comme ministre des Affaires Etrangères de l'Ukraine, je pus être le témoin oculaire de l'œuvre énorme qu'il avait accompli. Il lui fallait non seulement créer des légions, mais préserver aussi ses soldats contre la propagande bolchéviste — particulièrement dangereuse en ce moment; il fallait de même écarter toutes les tentatives ayant pour but d'entraîner

les légions dans les luttes des peuples, des partis et des classes qui éclataient sur tous les points de l'immense parcours des légionnaires à travers la « sixième partie du monde ».

Et quand après un rude voyage de Kiev à Vladivostok, — rude surtout pour un homme de 67 ans — il traversa en triomphateur l'Amérique et l'Europe, pour entrer à Prague comme Président Libérateur, au milieu d'un délirant et indescriptible enthousiasme de la population, il laissait derrière lui une œuvre titanessque, qu'il avait su accomplir.

Cette carrière extraordinaire, l'exemple de Mazaryk, celui de la Tchécoslovaquie sont excessivement instructifs pour nous qui luttons pour le même but, et qui n'avons pas eu la chance d'établir définitivement notre indépendance en 1918. Cette vie et cette œuvre nous donnent du courage et nous enseignent avec quelle énergie nous devons travailler pour la libération définitive de nos peuples.

Mais la vie de Mazaryk est si riche, si instructive qu'elle donne encore d'autres leçons plus larges, sinon plus importantes. Mazaryk, fidèle à sa doctrine, est devenu en sa qualité de Président de la République, l'incarnation pour ainsi dire, de la démocratie.

Ce mot n'est plus, tout à fait à la mode. D'autres formes, d'autres régimes s'établissent actuellement dans le monde et dans beaucoup de milieux on annonce la fin de la démocratie, du moins telle que nous la voyons de nos jours. Un journal de droite dans un article très favorable,

*) En outre l'Ukraine a été la première à reconnaître le **Conseil National** Tchécoslovaque comme un pouvoir souverain de ce peuple. C'était un acte de sympathie pour un peuple frère, acte que nous avons pu accomplir, car l'Ukraine à ce moment n'était pas encore obligée de signer la paix avec l'Autriche-Hongrie.

écrit à l'occasion de la mort du président, plaint le grand homme qui a vu l'écroulement de tout son idéal. Mais Mazaryk n'avait jamais cessé de croire en ses idées.

Quel sera le Gouvernement de demain ? Le grand génie du XVIII^{ème} siècle, Montesquieu, enseigna que les formes politiques ne sont qu'un phénomène très relatif, et que chaque climat, chaque pays, chaque peuple et chaque circonstance dictent une organisation différente de l'Etat. Il est donc impossible de prescrire une unité de vue et d'opinion pour le monde entier. Avec cette réserve nous pouvons dire seulement qu'une forme actuelle nous paraît absolument impossible, absolument nuisible — c'est le régime de la dictature du prolétariat, du communisme militant. Nous ne l'écartons pas seulement parce que ce régime a amené l'Ukraine, le Caucase, le Turkestan et la Russie elle-même à la ruine, mais parce qu'il distrait les bases d'une civilisation qui nous est chère, parce qu'il menace par son expansion de ruiner celle du monde entier, en faisant déferler sur lui des guerres civiles, prodromes des guerres générales.

Dans ces conditions, même si on ne possède pas de sympathie pour les régimes d'oppression, on comprend la raison d'être de ces formes d'Etat fascistes ou autoritaires: là où pour écarter la menace communiste, où pour arrêter ce terrible fléau, il ne reste plus que cette méthode, tous les moyens paraissent bons. Les bolchéviks qui critiquent avec une telle violence les régimes soi-disant fascistes, doivent savoir que ce sont eux qui ont surtout contribué à

leur établissement. Mais faut-il croire que c'est le dernier mot de l'humanité ? Que ce régime autoritaire doit s'établir partout ? Que la démocratie ou plus exactement le régime parlementaire a fait définitivement faillite ?...

La vie et l'œuvre de Mazaryk semblent nous prouver le contraire. La nouvelle République s'est organisée sous le régime démocratique ; elle éprouva peut-être pendant les dix-neuf années de son existence des difficultés intérieures, mais celles-ci ne furent certes pas graves. Par contre si on dit que le régime parlementaire mène toujours à des changements, qu'il n'a pas de suite dans son développement, — la politique intérieure de la Tchécoslovaquie prouve le contraire. Une coalition nationale resta, avec quelques changements, des années entières au pouvoir. En Tchécoslovaquie des crises inattendues, accidentelles ne sont pas possibles ; la constitution prévoit une procédure qui ne permet pas à une opposition trop hardie d'utiliser un malaise du président du conseil, ou son absence pour renverser le ministère.

Ce qui est peut être le plus intéressant à signaler c'est que la démocratie tchécoslovaque a prouvé, qu'elle n'écarte pas forcément la notion de *chef*. L'idée d'un chef, d'un duc, d'un fûhrer, est excessivement populaire parmi la jeunesse ; le désordre dans le monde crée une situation où on demande à être dirigé, à être commandé. Et cette démocratie précisément a eu un chef véritable, une autorité incontestable, ce fut Mazaryk. Restant strictement dans les cadres de la constitution, il

a su utiliser ses droits de ratification et d'arbitre pour le plus grand bien de son pays, il s'éleva au dessus des partis, et en réalité donna avec un tact incomparable la direction générale de toute la politique tchécoslovaque.

Il ne faut donc pas juger un régime d'après seulement son fonctionnement normal; il ne faut pas le juger d'après de mauvais exemples, quand il dégénère vers son antipode. D'ailleurs tout dépend également des hommes. Il est très dangereux de trop parler de « circonstances historiques » en diminuant le rôle de la volonté individuelle. Donnez une machine compliquée à un profane, et il l'abimera immédiatement: un régime autoritaire comme un régime démocratique peut aussi être bon ou mauvais selon les hommes qui les dirigent. Mazaryk et ses collaborateurs ont été à leur place, et la machine fonctionna bien. Ne soyons pas des prophètes, ne prédisons pas quel régime politique sera le plus répandu dans le monde, mais n'écartons pas parmi ceux-ci la démocratie. Mazaryk est mort, mais son régime reste et il a prouvé que sous certaines conditions il est viable.

On reproche une chose aux démocraties actuelles : elles ont donné la main au régime communiste, à l'U.R.S.S. dont elles font le jeu. Mais il y a des exceptions, parmi lesquelles citons simplement la Suisse, pour ne pas rappeler les autres. Cependant c'est malheureusement le cas de la Tchécoslovaquie, qui a signé, il y a deux ans, un pacte avec l'U.R.S.S.. Seulement nous pouvons dire que ce pacte a été conclu par le pays et non par son régime ; c'est à dire que ce

rapprochement est le résultat d'un jeu de la politique internationale.

C'est surtout les intérêts nationaux qui décident les peuples à pencher vers telle ou telle autre amitié ou alliance internationale. Et nous pouvons même affirmer que si certaines démocraties ont tendu la main à l'U.R.S.S., elles ont agi contre leur propre base, car rien n'est aussi opposé à eux que le communisme, rien ne les menace autant que ce régime.

Nous espérons que l'opinion publique comprendra enfin, devant les dernières débauches au pays des Soviets, devant la terreur et le désordre toujours grandissants, le danger qui menace tous ceux qui tendent la main à l'U.R.S.S. au risque d'être entraînés dans le gouffre où plus tard elle devra périr elle même. Nous espérons également que la sagesse et l'esprit pratique légué par Mazaryk à ses successeurs épargneront à la République Tchécoslovaque le danger qui la menace.



Nous avons parlé de Mazaryk, libérateur de son pays, de Mazaryk démocrate, nous voulons dire quelques mots de Mazarik, grand slave.

L'idée du panslavisme a subi différentes modifications selon le pays où elle s'est développée. En Russie, cette idée prit très souvent la forme d'un panrussisme; en Ukraine, vers le milieu du XIXème siècle, celle d'une fédération de tous les peuples slaves sur les bases d'une égalité absolue, utopie qui permettait à ses partisans de croire qu'en ayant tous les peuples frères à ses côtés, il serait plus facile d'obtenir et de sauvegarder l'autonomie contre un peuple plus

robuste : le Moscovite ; chez les Slaves occidentaux et surtout chez les Tchèques, cette idée du panslavisme était dirigée contre le germanisme. Se voyant trop faibles pour lutter seuls contre la puissance germanique les Tchèques d'autrefois confondaient et même substituaient parfois à leur idée nationale celle d'une conception beaucoup plus vaste et plus large, celle du monde slave en général.

Plus tard, quand le mouvement national tchèque devint plus fort, cette idée panslaviste perdit de sa domination sur les esprits, sans toutefois disparaître. Mazaryk fut un patriote Tchèque et Slovaque, mais le sentiment slave joua un grand rôle dans son âme. Peut-être elle lui servit pour le rapprochement et l'unification du peuple parmi lequel il était né (il était Slovaque) — avec les Tchèques. Mais il éprouva incontestablement une sympathie toute particulière pour les autres peuples slaves.

Il existe certainement quelque chose qui peut rapprocher les peuples entre eux, comme il existe par exemple une parentée d'esprit entre les peuples latins ou germaniques. Mais comme entre ces derniers, il serait impossible d'envisager à notre époque entre les peuples slaves une union quelconque à caractère politique : si une union devenait possible, elle aurait d'autres bases. Cependant il est vrai que les slaves se comprennent mieux entre eux, et quand les problèmes nationaux et pendant, il est vrai que les Slaves se les jettent pas dans des camps opposés, cette compréhension peut servir de base à un rapprochement vérita-

ble. Le sentiment slave a suggéré à Mazaryk, l'idée d'une aide culturelle, que pendant des années le Gouvernement Tchécoslovaque a prêté aux Ukrainiens, aux Russes, aux Blancs-Ruthènes (*). Nous, Ukrainiens, grâce à cette aide fraternelle, avons eu la possibilité de créer en Tchécoslovaquie une Université, une Haute Ecole Polytechnique (à Podebrady), un Institut Pédagogique, une école d'arts plastiques, un lycée et d'autres institutions. Pour beaucoup d'années cette capitale slave, « la Prague Dorée », est devenue un des plus grands centres de notre vie intellectuelle. Des milliers d'étudiants ukrainiens y ont fait leurs études, de nouveaux savants y ont été formés, un grand nombre d'ouvrages scientifiques y sont nés. Sur cette base, créée par Mazaryk, ses collaborateurs et ses successeurs, un rapprochement réel s'est opéré entre nos deux peuples. La politique pratique peut quelquefois nous séparer, mais on n'oublie jamais des actes aussi généreux. Il n'y a donc rien d'étonnant que la mort du Président Libérateur, ait suscité un vif sentiment de sympathie pour le peuple tchécoslovaque dans les cœurs d'une autre nation slave, les Ukrainiens. Mais tous les autres peuples, qui luttent pour leur indépendance, tous ceux qui voient dans la personne et l'œuvre de Mazaryk un grand exemple, partagent cette sympathie.

ALEXANDRE CHOULGUINE

*Ancien Ministre des Affaires
Etrangères de l'Ukraine.*

*) Il faut ajouter qu'une aide a été donnée par le même gouvernement à tous les réfugiés, cependant moins nombreux en Tchécoslovaquie : aux Géorgiens, aux tartares etc.

Moscou intensifie la lutte contre la religion

L'article 124 de la nouvelle Constitution soviétique adoptée au VII^e Congrès extraordinaire des Soviets et ainsi conçu :

« Dans le but de garantir aux citoyens la liberté de conscience, en U.R.S.S., l'Eglise est séparée de l'Etat. La liberté de l'exercice des cultes religieux ainsi que la liberté de propagande antireligieuse est reconnue à tous les citoyens. »

La première Constitution soviétique de Lénine, promulguée en 1918, s'exprimait à ce sujet en ces termes :

« Dans le but de garantir aux citoyens la liberté de conscience, l'Eglise est séparée de l'Etat, et l'Ecole de l'Eglise. La liberté de propagande religieuse et antireligieuse est reconnue à tous les citoyens. »

La grosse malice de Staline a consisté tout simplement à supprimer les mots « liberté de propagande religieuse » et à les remplacer par ceux de « liberté » de l'exercice des cultes religieux. Il affirme que, rédigée de la sorte, la Constitution est devenue mille fois plus démocratique. Le truc, s'il ne trompe personne en U.R.S.S., prend très bien lorsqu'il s'agit de nos gobeurs. Ceux-ci sont convaincus que la nouvelle Constitution de 1936 est le signal des libertés religieuses en U.R.S.S.

Qu'ils se donnent donc la peine de comparer les deux textes que nous venons de citer, et ils seront bien obligés de convenir avec nous que, dans sa lettre, l'ancienne Constitu-

tion soviétique était plus libérale que la nouvelle.

LA THEORIE

ET LES FAITS

Laissons de côté la théorie. Tour-
nons-nous vers la réalité des choses.

Dès le début de la révolution, alors que « la propagande religieuse », c'est-à-dire, l'enseignement de la foi, n'était pas encore officiellement qualifié de délit, de nombreux prêtres ont été fusillés sans jugement. Jusqu'en 1925 (il n'y a pas eu de statistiques publiées depuis), 31 évêques, 1.600 prêtres, 7.000 moines ont été exécutés.

On a fait sauter à la dynamite la cathédrale du Saint-Sauveur à Moscou, démoli le fameux cloître Saint-Simon qui date du XIV^e siècle, effacé jusqu'au souvenir la chapelle Notre-Dame d'Ibérie, particulièrement vénérée par les Russes et tenue pour miraculeuse, livré à la pioche des démolisseurs la cathédrale Saint-Michel à Kiev, dont la construction remonte au XII^e siècle.

Et ce ne sont là que quelques exemples isolés. La liste en est trop longue pour les énumérer tous. Mais ces exemples ne suffisent-ils pas pour démontrer à quel point les politiciens soviétiques font bon marché des lois qu'ils promulguent eux-mêmes ? Lénine a inscrit dans la « loi fondamentale » de l'Union Soviétique la liberté de conscience et, en fait, punissait de mort la fidélité à la foi. Staline recopie, en le rendant plus obscur, le texte de son prédéces-

seur. Et aussitôt, en France, il se trouve des catholiques pratiquants pour crier que c'en est fini des persécutions religieuses en Russie, et que l'on est au seuil d'une période nouvelle, celle de la tolérance !

Tant d'aveuglement, au lendemain même de l'encyclique du Saint-Père condamnant sans ambages l'athéisme bolchevik effraye. Comment ? Il se trouve des chefs de groupements catholiques pour se montrer indulgents pour un régime où l'enseignement de la foi est puni de prison, sinon de mort, et où le Pape est quotidiennement insulté. Ils ferment les yeux sur ces crimes communistes contre l'Eglise ? Ce faisant, ne poussent-ils pas leur pays vers d'atroces persécutions ?

C'est beaucoup d'inconscience. Beaucoup trop. S'ils sont sincères, Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !

RECRUDESCENCE

DE L'ATEISME

MILITANT EN U.R.S.S.

Cette indulgence de certains croyants pour les Soviets est d'autant plus grave que l'on assiste aujourd'hui dans ce pays à un regain inouï de la propagande de l'athéisme. Cela tient au fait que les « campagnes » successives contre le Christ n'ont fait que ranimer la foi du peuple persécuté. Les journaux soviétiques relatent chaque jour que des membres du parti communiste eux-mêmes se défendent mal contre ce courant et se prêtent à des cérémonies religieuses : mariages, baptêmes, etc. Souvent aussi, des administrateurs ruraux couvrent de leur autorité le curé du village et lui permettent d'y vivre.

En présence de ces faits, la fureur de Staline est grande. Le bruit a couru que Emelian Iaroslavski, chef des « sans-Dieu militants » a été arrêté. C'est possible. En tout cas, son échec lui coûtera cher. Les « propagandistes professionnels » n'ont plus la cote d'amour. Ils se sont « bureaucratisés », dit la presse communiste. Aussi, une décision vient d'être prise remettant... aux syndicats professionnels la direction de la propagande athée ! Voilà ce dont s'occupe là-bas la C.G.T. !

L'EGLISE

OU DU PAIN ?

La manoeuvre est facile à saisir. Il s'agit de remettre le contrôle des « sans-Dieu » à un organisme pouvant exercer, par mille brimades, une influence directe sur le croyant. *En d'autres termes, ce que l'on prend à Paris pour un adoucissement de la lutte contre l'Eglise n'est en réalité qu'un raffinement nouveau tendant à atteindre le croyant partout où il se trouve : à l'usine, dans les champs, au bureau, au syndicat.* Celui qui persévéra dans sa foi et continuera à aller à l'église ne pourra pas devenir « stakhanoviste » ou « oudarnik ». Il ne s'élèvera donc jamais au-dessus des cent cinquante, deux cents roubles par mois, c'est-à-dire de quoi manger un plat de pommes de terre par jour.

Il faudra à ces croyants beaucoup de courage.

LES CRIMES

ECCLESIASTIQUES

Ceux des ecclésiastiques qui sont encore en liberté en U.R.S.S., sont à nouveau traqués comme en 1920 et

1928. Et quand nous disons ecclésiastiques, nous entendons par là tous les pasteurs d'âmes russes, qu'ils soient chrétiens, musulmans ou même juifs.

Que leur reproche-t-on ? Voici quelques exemples de leurs « crimes », extraits du dernier numéro du « Sans-Dieu » :

« A Vorochilovgrad (Donbas), les « popes baptisent les enfants à leur « domicile ;

« Dans l'église de la rue Novaïa Kozinska (Kazan) ils (les popes) demandent aux paroissiens et même « à certains écoliers de planter des « fleurs autour de l'église. »

« Dans le kolkhoze du village montagnard de Akhki Youri (Caucase), le muphti musulman est « un certain Yakobov ; il se livre à la « propagande religieuse et fait des « quêtes pour l'achat de bêtes destinées au sacrifice sacré.

« L'administration du kolkhoze « Molotov (Crimée) a prêté la camionnette du kolkhoze pour transporter des pierres, nécessaires à la « construction de la synagogue. »

« Là où faiblit l'instruction politique des masses, les popes et les « membres des sectes religieuses « réussissent à attirer vers eux une « partie des jeunes ouvriers, des « kolkhoziens et des écoliers. »

« Dans la région de Sverdlovsk, « plus de la moitié des élèves vont à « l'église. »

LES CURES

EN PRISON

Ce sont là quelques-unes des définitions de « crimes » ecclésiastiques tirés d'un seul article d'un seul des numéros du journal *Le Sans-*

Dieu. Crime que de demander à ses paroissiens de planter des fleurs près de l'église ; crime que de faire la quête pour les besoins de sa religion lorsqu'on est muphti ; crime que de transporter des pierres pour élever une synagogue ; crime encore que de baptiser chez soi, faute d'église, les enfants du village !

Quant au sort qui attend ces ecclésiastiques, le même journal nous l'indique clairement dans son éditorial lorsqu'il écrit :

« *Il faut se méfier de confondre « deux choses différentes : la première, c'est notre attitude à l'égard « de la religion et des organisations « religieuses ; la deuxième est notre « attitude en face des croyants. « Contre la religion et les organisations religieuses, nous luttons et « nous continuerons à lutter. Quant « aux croyants, nous les instruisons « et les convainquons. »*

En langage moins filandreux, cela veut dire : Nos blasphèmes par trop idiots ont abouti à une recrudescence des sentiments religieux dans le peuple. Il faut changer de méthode, les encadrer et leur donner à choisir entre la messe ou le travail assuré.

En ce qui concerne les prêtres : « Nous luttons et continuerons à lutter » contre eux. Il ne peut être question d'adoucir leur sort. Les curés en prison !

Depuis vingt ans que dure cette persécution, nombreux sont les prêtres qui sont tombés à leur poste. D'autres, les plus faibles, ont fléchi. Ils ont renié publiquement leur sacerdoce. Ce ne sont d'ailleurs que des cas isolés. Nombreux sont encore ceux qui, là-bas, poursuivent dans le silence et l'humilité leur oeuvre qui

est celle d'administrer les âmes. Et ils acceptent, car telle est leur mission, la torture physique et morale que leur inflige l'ennemi de l'Eglise. Quelle que soit leur religion, leur conduite force l'admiration et le respect.

Peut-être, avant de tendre la main à un Thorez, les chrétiens de France devraient-ils attendre que Staline en fasse autant avec les chrétiens de Russie ?

E. L.



le „komsomol“ en U.R.S.S.

Ces derniers temps, la plupart des journaux bolcheviks accordent une large place à l'« Association des Jeunesses Communistes » (Komsomol), à sa situation, à son organisation actuelle. De tout temps, les bolcheviks comptaient sur le Komsomol pour leur fournir les cadres des chefs et des hommes d'action communistes. Lénine lui-même estimait que sans le Komsomol, sans une préparation préventive de la jeunesse dans une esprit communiste, le parti ne serait pas en mesure d'exister, et c'est pourquoi, ayant organisé la « Jeunesse Communiste », il la considérait comme « son auxiliaire immédiat » et comme une « puissante réserve » du parti communiste.

Bien des années sont passées, depuis l'organisation de cette « association », aussi est-il intéressant d'examiner ce qu'elle est devenue.

« La plus honorable des tâches - programme du Komsomol a toujours été, et est restée, la remise au parti des meilleurs komsomols, éprouvés politiquement, et endurcis dans la lutte contre les ennemis du communisme », (*Pravda* 1-7-37). Cette tâche, effectivement, était d'une grande im-

portance pour le parti communiste, si l'on prend en considération que la mort, accidentelle ou naturelle des vieux communistes entraîne une diminution des rangs du parti. L'admission dans le parti de personnes étrangères, par le seul fait simplement quelles sont jusqu'à un certain point communistes ou sympathisantes, a toujours été une question complexe, et, le principal, c'est que ces personnes ne présentaient point et ne pouvaient présenter les garanties indispensables de fidélité au parti et le désir de travailler en véritables communistes. Dès lors, la question toute naturelle se posait, de préparer dès la plus tendre enfance, les indispensables cadres. Ces cadres ne peuvent être préparés que dans les rangs de la jeunesse communiste qui seule, a la possibilité de diriger les jeunes forces. La direction de toute cette organisation, bien entendu, était donné par le Comité Central du parti communiste. Ce système donnait aux bolcheviks une certaine garantie quant aux forces du parti qui ne pouvaient ainsi diminuer, mais s'accroître plutôt par l'afflux de forces nouvelles et jeunes.

Mais comme il arrive dans presque

toutes les branches de la vie publique du pays des Soviets, des glissements commencèrent à se produire parmi les komsomols. Ces glissements peuvent être considérés comme inattendus lorsqu'ils se produisent parmi ceux qui précisément sont l'espoir du parti. La gravité de ces symptômes est si importante, si considérable que nous sommes en droit de supposer qu'effectivement, tout n'est pas en ordre chez les bolcheviks, tout ne marche pas comme sur des roulettes.

Semblable affirmation est facilement justifiée par les articles et communiqués relevés dans les journaux bolcheviks au cours de ces derniers mois. Des journaux comme la *Pravda*, les *Isvestia* et la *Komsomolskaïa Pravda* publient nombre de communiqués et informations concernant « le travail des ennemis du peuple au sein du Komsomol. »

Toute une série de travailleurs soviétiques et de dirigeants du Komsomol sont accusés de « trotskisme » etc. et sont, en grande partie, privés de leurs fonctions. Qu'advient-il d'eux plus tard ? nous l'ignorons, mais en tout cas, le fait de la révocation après « la découverte de faits allant à l'encontre du travail dans l'association du Komsomol » témoigne suffisamment de l'état des choses. Comme toujours en pareil cas, la presse bolcheviste a recours à toutes sortes d'expressions pour qualifier les coupables : « espions trotskistes-boukhariniens », « traîtres au pays socialiste », etc. D'après les journaux, cette « bande », cette « meute » a réussi à pénétrer dans les postes de commandement dans les organisations Komsomoles de

province, de région, de rayon et, s'en étant saisie elle a tenté de « transformer le pays en colonie des capitalistes étrangers » et à « créer parmi la jeunesse un mécontentement contre le pouvoir soviétique. »

Ces deux phrases ont été empruntées à la décision prise par le 4^e plenum du Comité Central, après le rapport du camarade Kossarev lequel, comme on sait, est considéré comme l'un des dirigeants le plus orthodoxe du mouvement komsomol.

Les accusations formulées contre les dirigeants du Komsomol se résument principalement en ce qu'ils n'ont pas pu, à temps dans leur action, faire preuve de la « vigilance », de la prudence nécessaires pour le parti, en présence des tentatives de tout ordre en vue de désagréger le Komsomol. Dans son article intitulé « Les fruits d'une mauvaise direction », la *Pravda* lance des attaques contre l'organisation komsomole de Saratov. Quelques jours plus tard, ce même journal (27-6-37), sous le titre « Cécité politique » donne un aperçu de la manière dont les dirigeants du Komsomol se comportaient « libéralement envers les trotskistes » et comment ils étaient « insouciantes » de façon révoltante. »

Ce n'est là qu'un seul d'entre les faits, sur lequel nous reviendrons. Pour le moment, constatons que tous ceux qui ont été accusés et ensuite révoqués, occupaient des postes importants. Loukianov, par exemple, était secrétaire du Comité Central et suppléant du président Kossarev, lui-même. Saltanov était secrétaire du Comité Central pour les questions d'ordre général, Fainborg dirigeait toute la presse komsomole, Andreev

dirigeait le Komsomol en Ukraine, Boubekine était le principal rédacteur de la *Komsomolskaïa Pravda*, organe de toute l'Association komsomole. Une quantité d'autres noms figurant dans les journaux sont ceux de Komsomols ayant occupé des postes de premier plan dans le pays.

Ce fait nous montre la gravité de la situation ou, pour mieux dire, l'effondrement du Komsomol. L'entreprise komsomole n'est pas encore liquidée, mais les journaux nous apportent de plus en plus, quotidiennement, des informations plus variées.

Passant d'une manière plus concrète aux accusations dont sont l'objet les personnes ci-dessus, nous pouvons en mentionner quelques-unes, cela nous permettra de mieux juger de la situation.

Un rôle capital dans cette question est joué par le relâchement moral de la jeunesse lequel se manifeste un peu partout et dans toutes leurs actions ; tout d'abord ce qu'on appelle « pianki », néologisme communiste qui signifie débauche, ivrognerie. Que l'ivrognerie en général soit répandue dans le pays des Soviets, dans le paradis socialiste, rien n'est plus certain. Mais ce n'est pas tout. Dans le communiqué de Saratov, déjà cité, on lit que le secrétaire du Comité provincial, M. Barychev, est accusé d'avoir « couvert des trotskistes », d'avoir tenté de détourner la jeunesse de la lutte contre les ennemis du peuple, d'avoir parlé de « préférence », de « société de protection de chiens de luxe etc. (*Pravda* — 27-7-37), et ce qui est mieux, qu'il était atteint de « cécité politique » et que « celui qu'il défen-

dait si naïvement, si imprudemment n'était autre qu'un espion trotskiste. »

Comme on peut le voir, la question est beaucoup plus grave qu'on aurait pu le supposer. En même temps que cette « insouciance », que cette « cécité politique », la *Pravda* constate certaine célérité, certain désordre. Cette célérité consiste, écrit le journal, en ce que les élections du Komsomol s'opèrent sans discussions et rapidement, enlevant ainsi toute possibilité de connaître le vrai visage du candidat. « Parfois on se contentait dans la réplique de dire : « c'est un brave garçon, à quoi bon parler de lui. » Le journal estime qu'une telle façon d'agir tient de la négligence et qu'elle est inadmissible.

Soulignons encore que les réunions consacrées aux comptes rendus des élections se répètent des jours durant, qu'il arrive parfois que le secrétaire du Komsomol ignore même le nombre exact des membres de l'organisation. C'est ainsi que dans l'organisation Komsomole, du rayon du Solsk, près de Rostov-sur-Don, la situation officielle de 127 komsomols n'a pas, jusqu'à présent été solutionnée, qu'on ignore le nombre de komsomols dans le rayon. Les listes en mentionnent 1512, alors que d'après le nombre de cartes l'on n'en compte que 1260, sans compter que le nombre de komsomols exclus de l'Association et des admis est inconnu. Semblable négligence allant jusqu'au désordre est inadmissible.

En outre, les candidats komsomols au parti, sans qu'on puisse se l'expliquer, sont peu nombreux. C'est ainsi que dans une si importante usine

du rayon de Moscou comme « la Faucille et le Marteau » où l'on compte 2.133 jeunes gens dont 1.061 komsomols, on n'a enregistré au cours de ces derniers huit mois que 4 jeunes gens entrés dans le parti. (*Pravda* 7-7-37) Si dans un rayon de l'importance de Moscou, où l'influence du parti se fait bien plus sentir que dans les autres, on constate une telle situation, que doit-on penser des autres rayons moins favorisés ?

D'après ce même journal, lorsqu'on fit le dénombrement des membres présents à la réunion on s'aperçut que des « âmes mortes » figuraient dans les listes ; leur nombre montre jusqu'à quel point la situation de l'organisation Komsomole est relâchée et combien nombre de komsomols sont indifférents par rapport à la bonne tenue des comptes rendus de l'organisation. En cela, il est facile de voir « la lézarde par où s'infiltrèrent nos ennemis. »

Et, de fait, les ennemis passent, visiblement par cette lézarde, et le komsomol se désagrègeant, ne donne plus les espérances sur lesquelles on comptait. Le principal ennemi du komsomol est la religion. La nouvelle constitution a bien proclamé la liberté de conscience, mais la lutte contre elle, un moment atténuée, retient de nouveau, de plus en plus, l'attention des milieux communistes. Les *Izvestia* du 8-7-37 démontrent comment, insensiblement, la religion commence à pénétrer de nouveau parmi la jeunesse. Le relâchement sans fin des mœurs, l'ivrognerie, la débauche, et plus encore le vide qu'on perçoit dans le domaine matériel lorsque se posent les questions vitales lorsque, en vertu de la doc-

trine communiste, les intérêts spirituels du peuple ne peuvent et ne doivent se concevoir, tout cela ne saurait passer inaperçu. Et si à cela l'on ajoute que le trait caractéristique du Russe est de chercher éternellement l'inconnu, le mystique, le lointain, l'on comprendra facilement que dans cet effondrement, résultat de l'« insouciance », de la « cécité » et de la « célérité » il reste toujours cette lézarde dont parle la *Pravda*.

L'exemple emprunté aux *Izvestia* suffit par lui-même. Dans le village de Youhnov, province de Kalinine, face à l'église, se dresse un club dont la vue, de l'extérieur, suffit pour nous donner une idée du chaos dans lequel est plongé le travail politico-culturel : cadres des fenêtres brisés, scène détruite, ni table, ni chaises. Un tel état de choses ne peut manquer d'influencer le komsomol. L'absence d'une organisation régulière, de crédits parfois, la prodigalité, etc. mettent le komsomol en présence du chaos et lui donnent à réfléchir. Et alors se produisent ces lézardes par où passent dans le komsomol, des gens qui n'ont rien de commun avec le communisme.

Il convient de ne pas oublier que le Komsomol se divise en deux parties : le scolaire et le prolétaire ou Komsomol ouvrier dont font partie ceux qui travaillent dans les usines. Le nombre de membres du Komsomol scolaire atteint 350.000. Si l'on prend en considération qu'au cours de l'année dernière, ainsi que l'écrit la *Komsomolskaïa Pravda*, la plus grande partie des écoliers n'a pas été convoquée aux réunions, on peut en conclure que le renouvellement des

membres et leur accroissement n'ont pas eu lieu.

En outre, les persécutions de tout ordre, et contre les Komsomols, insuffisamment vigilants en particulier, qui ont lieu actuellement sur tout le territoire de l'Union inspirent la crainte aux nouveaux membres, surtout à ceux qui doivent les recommander.

L'une des principales obligations du Komsomol est de s'occuper de propagande antireligieuse, difficile à mener en ce moment, du fait que parmi la jeunesse, précisément, un sentiment religieux tend de plus en plus à se développer.

Semblable situation du Komsomol, de cette « inépuisable réserve du parti » nous donne un tableau d'un caractère tout différent. Nous pouvons dire qu'effectivement, toutes ces lacunes au sein des organisations des jeunesses communistes ont une importance considérable et une portée non moins grande. Ce n'est pas simplement des déviations de la ligne de Lénine ou de Staline, mais quelques chose de plus complexe, de plus dangereux pour les communistes. C'est une décomposition plus profonde et plus grave du Komsomol.

Une situation semblable se dessine un peu partout dans l'Union soviétique, mais il est encore un côté de la question, un côté de la vie soviétique que nous ne devons jamais oublier. Si tout ce que publient les journaux du centre sur Moscou s'applique à tout le pays, dans les républiques soviétiques, où la population n'est pas russe, où existe et vit l'idée d'indépendance, vient encore

s'ajouter la lutte nationale. Comme au temps de régime tsariste, la religion, pour les musulmans était le lien qui les unissait contre l'ennemi commun ; la religion ne faisait qu'un avec la lutte nationale. Si, de nos jours, le jeune Azerbaïdjanien ne veut plus s'inscrire dans le Komsomol pour la raison qu'il est obligé de se livrer à la propagande antireligieuse, il n'oublie pas non plus que cette propagande sera en outre antinationale. Cette situation reste la même dans toutes les républiques du Caucase et du Turkestan.

Le glissement qui se produit au sein du Komsomol se fait fortement sentir dans nos pays, et si les dirigeants du Komsomol en Russie sont des hommes à eux, il n'en est pas de même chez nous ; il convient de ne pas oublier qu'ils sont étrangers. A l'homme étranger, tout est étranger et les idées de cet homme sont tout aussi étrangères au patriote local.

Voilà pourquoi le travail du Komsomol dans les républiques nationales est beaucoup plus difficile et pourquoi il se heurte à une résistance bien plus silencieuse.

Les Komsomols de ces républiques connaissent parfaitement la situation et en plus de tout ce qui a été dit sur cette organisation il faut ajouter la lutte nationale et qui sait ? Il est fort possible qu'au moment critique, disons mieux, que le moment venu, certaines organisations Komsomoles des républiques nationales donneront des champions pour la liberté et l'indépendance de leur pays.

A. T.

L'éducation nationale en Ukraine

au temps de Catherine II

(Suite)

Peu de temps après, le peuple ukrainien voyait enfin la possibilité d'exprimer son opinion sur les besoins de l'Ukraine quant à l'enseignement, à l'occasion des instructions données aux députés qui devaient prendre part à la « Commission de Codification » de 1796.

Toute une liste de mandats aux députés ukrainiens, exigeaient l'ouverture d'une Université en Ukraine (ordres de la noblesse de Tchernyhiw, de Kiev, de Hloukhiv, de Starodoub, de Nijyne, de Batourine et de Soumy) ; d'ailleurs, la plupart de ces mandats n'indiquaient pas l'endroit où devait se trouver cette Université : seul le mandat de la noblesse de Pereyaslav indiquait Pereyaslav, celui de la noblesse de Kiev, indiquait Kiev, et celui de la noblesse de Soumy indiquait Soumy.

Je donnerai ici comme exemple les raisons par lesquelles la noblesse de Hloukhiv motivait la nécessité absolue de l'ouverture d'une Université en Ukraine : Notre peuple montre un penchant et un désir particuliers pour l'étude, mais dans sa majorité, il ne peut apprendre, les Universités étant trop éloignées de ce pays et d'autres inconvénients encore y faisant obstacle ; il en est enfin qui envoient leurs enfants à l'étranger et qui, de ce fait, s'appauvrissent. C'est pourquoi nous demandons très humblement à son Altesse Impériale qu'elle daigne fonder une Université

en Petite-Russie en lui accordant les privilèges appropriés pour que la jeunesse ukrainienne puisse, grâce à l'instruction, mieux remplir ses devoirs au service de l'Etat, pour le bien de l'Empire.

Le mandat de la noblesse de Pereyaslav motivait ainsi la nécessité de fonder une Université à Pereyaslav : « cette ville n'est pas la dernière parmi les grandes villes ukrainiennes, elle a été la capitale d'une principauté et le lieu où l'Hetman Bohdan Khmelnitzky a conclu le traité qui a mis l'Ukraine sous la tutelle de l'absolutisme russe. » A la fin même de ce passage ses auteurs ont ajouté que si on ne jugeait pourtant pas opportun de fonder une Université à Pereyaslav on « pourrait la fonder dans la ville où notre chef, le Comte Pierre Roumiantzeff, le jugerait convenable. »

La question de la fondation d'une Université mise à part, la noblesse ukrainienne insistait encore sur l'ouverture d'écoles militaires. Ainsi la noblesse de Tchernyhiw demandait que « fût fondée en Ukraine une école de cadets dans laquelle la noblesse ukrainienne pourrait recevoir une bonne éducation morale et l'instruction scientifique nécessaires à un noble dans les emplois militaires et laïques, aussi bien que dans la vie de société. »

Les noblesses de Pereyaslav et de Nijyne demandaient aussi la fonda-

tion d'écoles de cadets. Quelques mandats exigeaient l'admission des enfants ukrainiens dans les écoles de cadets russes et de plus : « dans toutes les institutions, dans toutes les branches et dans tous les grades » (Mandats des noblesses de Hadiatch, de Poltava et de Myrhorod). Il faut encore noter que la noblesse ukrainienne exigeait la fondation d'écoles pour ses filles aussi. La noblesse de Tchernyhiv, par exemple, demandait dans son mandat « de fonder une maison d'éducation spécialement destinée aux jeunes filles et au programme de laquelle on ajouterait l'enseignemet de tout ce qu'il leur est utile de savoir. En quoi, ajoutait le texte, nous nous en remettons entièrement à la sage décision de sa Majesté. »

Quant aux mandats des ecclésiastiques, ils demandaient des privilèges pour les écoles ecclésiastiques. Ainsi le diocèse de Tchernyhiv demandait que les appartements loués à leur compte par les élèves des écoles ecclésiastiques fussent dispensés de l'obligation du « cantonnement ». Des arguments pédagogiques en étaient la principale raison : « le cantonnement, disaient-ils, empêche les élèves de préparer leurs devoirs à la maison. Le Métropolite de Kiev demandait que fussent assignés à l'Académie ecclésiastique de Kiev, des fonds d'Etat, d'un chiffre égal à ceux assignés à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou.

Il faut souligner que dans de nombreux mandats on trouve des arguments très éloquents pour démontrer l'importance de l'éducation et de l'influence de l'école sur la vie intérieure de la société. « Car,

lit-on, dans beaucoup de villes soumises à sa Majesté, il y a des écoles pour les enfants de la noblesse et des autres classes, et il en résulte un grand bien pour la patrie, l'ignorance, les mauvaises mœurs, les préjugés, les chismes et autres phénomènes semblables, nuisibles à la vie d'un peuple de bonnes mœurs, se trouvant combattus » (Mandat de la noblesse de Soumy).

Les intérêts de la culture intellectuelle occupaient, en général, une grande place dans les mandats confiés aux députés ukrainiens, et c'est en cela que ces mandats des députés ukrainiens se distiguaient sensiblement des mandats confiés aux députés russes (moscovites). Comparant ces mandats, en ce qui concerne leurs desiderata culturels, l'historien russe, V. Botchkariov, donne l'appréciation suivante : « Si la noblesse ukrainienne a formulé presque partout le désir d'avoir en Ukraine des universités, reconnaissant ainsi leur grande importance culturelle pour toute la société, la noblesse russe, par contre, n'a formulé *nulle part* (c'est V. Botchkariov qui le souligne) dans ses mandats de disiderata semblables. Seule, la noblesse du district d'Oriol, demande, en faisant remarquer que les maladies se répandent toujours plus dans le peuple, d'augmenter le nombre des universités de médecine, dans lesquelles il faudrait mettre un nombre suffisant de jeunes gens, tant moscovites qu'ukrainiens. » Mais continue V. Botchkariov, « un point de vue utilitaire opposé au point de vue si large et si élevé sur le savoir en général, dont sont remplis presque tous les mandats ukrainiens transpire clairement dans ces

mots. » V. Botchkariov donne l'explication de ce fait, en soulignant le rôle de l'Académie de Kiev en Ukraine, en tant que facteur important de diffusion de la science dans toutes les classes du peuple ukrainien.

En ce qui concerne les mandats des Cosaques, nous n'y trouvons pas de demandes claires au point de vue culturel ; c'est peut-être parce que ces mandats soulevaient principalement des questions politiques. « En Ukraine (mandats des Cosaques du régiment de Prylouky) ce qui manque le plus, c'est un Hetman ; c'est pourquoi les Cosaques demandent à Sa Majesté d'ordonner que se fassent librement des élections pour l'Hetmanat en Ukraine de même que les élections des colonels, des officiers de régiments, des centurions, des officiers de centuries, là où elles seront nécessaires, et suivant les anciennes lois des Hetmans. »

Dans la « Commission du nouveau code » elle-même (1767), le député

de la noblesse de Kiev, Volodymyr Zolotnytzky dépose un projet de réforme scolaire, dans lequel l'éducation nationale se subdivisait en éducation générale commune pour tous, et enseignement spécialisé nécessaire aux enfants des différentes classes de la société. Les écoles primaires des villages, devaient avoir, d'après ce plan, le programme le plus court car leur but était de préparer des enfants à être bons citoyens et travailleurs. Mais le plan de V. Zolotnytzky, cependant, contenait quelques bonnes idées, sur l'autonomie de la vie intérieure de l'école, par exemple.

La Commission Spéciale qui devait s'occuper des questions de l'éducation nationale (« Commission Spéciale des écoles ») ayant à sa tête le Comte P. Zavadovsky, prépara pour 1779 un projet d'organisation des écoles de village.

Prof. S. SIROPOLKO.

(A suivre).



A travers les journaux

STALINE

Le mot de terrorisme si souvent prononcé et imprimé ces jours-ci réveille de nombreux souvenirs historiques, et en particulier ceux qui ont trait à l'activité des révolutionnaires russes dans les premières années de ce siècle. Une figure de premier plan s'en détache : celle de Joseph Vissarionovitch Djougachvili, ancien séminariste, surnommé Sosso, à la mode

géorgienne, et qui, depuis a acquis une célébrité mondiale sous le nom de Staline.

Voici ce qu'écrivit le *Jour* sur son passé :

En 1905, lors de la première révolution russe qui éclata à la suite de la guerre russo-japonaise, le futur Staline a vingt-six ans et, déjà, un important passé d'agitateur.

Il est un des leaders du groupe des

révolutionnaires caucasiens. Il dirige et propage deux journaux communistes. Au cours de l'été de 1905, il décide de passer à l'action.

Voici l'affaire telle que la raconte M. Essad Bey, l'un des biographes de Staline :

« Par un clair matin d'été, devant la très vieille église géorgienne de Didoubé, une banlieue de Tiflis, les conjurés se rassemblèrent. De là devait débiter la conquête de la ville. Sur l'ordre secret des leaders, les prolétaires et les petits bourgeois de la capitale sortirent en masse des usines et des ruelles sordides pour se réunir en cortège. Staline se mit au premier rang. Avec les inevitables drapeaux rouges en tête, la manifestation commença. A travers Mouchtaïd, le Luna-Park de Tiflis, le fleuve des manifestants déboucha dans la ville où, dans le faubourg de Michailovka, la bataille devait se dérouler. Le but de Staline était la prise de la forteresse de Metechi, l'élargissement des prisonniers et ensuite la révolte ouverte.

« Le cortège avança paisiblement jusqu'au Golowinski-Prospect, l'artère principale de Tiflis. Là, face au palais du gouverneur tout entouré de cosaques, Staline commanda halte... »

Staline, debout sur l'escalier du théâtre, fit un discours, puis :

« Au seuil du lycée, le cortège rencontra un régiment de cosaques qui barrait la rue. La foule s'arrêta, sous l'œil farouche des soldats. Les deux adversaires étaient séparés par quelques mètres à peine, et au milieu de cet espace un grand bec de gaz se trouvait entre le peuple et l'autorité. Staline était au premier rang des rebelles. Subitement il se détacha de la masse, s'approcha du bec de gaz et lestement se hissa dessus.

« De nouveau visible de loin et dressé au-dessus de la foule, il laissa tomber

sur elle sa rude harangue géorgienne. D'un air faussement indifférent, les cosaques regardaient. On n'a jamais su qui, des cosaques ou des manifestants, tira le premier coup de feu ce jour-là ; quoi qu'il en soit, il y eut soudain une forte détonation isolée. Alors on put voir l'homme accroché au bec de gaz porter rapidement la main à sa ceinture et sortir l'une après l'autre des bombes remplies de dynamite qu'il jeta de toutes ses forces parmi les cosaques.

« Ceux-ci braquèrent leurs fusils sur le peuple ; le grand massacre de Tiflis commença. Trois heures durant, la bataille fit rage en plein milieu de la ville...

« ...Des centaines de cadavres recouvrirent le sol et de la belle rue Golowinski, les marches blanches de l'escalier du théâtre et les petites rues latérales. Le tsar était vainqueur. »

Staline put s'échapper et se réfugier dans les montagnes caucasiennes. Tiflis fut le théâtre peu après, ainsi d'ailleurs que Bakou, Gandja, etc. des massacres d'Arméniens par les mahométans. La police exerça une répression sévère, un régime de terreur commença, sous la direction du gouverneur général Gryassnoff, « la bête noire des bolcheviks caucasiens ».

Ceux-ci décident de supprimer le gouverneur. Ils tirent au sort. C'est un jeune révolutionnaire géorgien, Djordjawili qui est désigné pour exécuter le projet. Mais l'affaire est délicate et Staline pense que deux hommes ne sont pas de trop pour la mener à bien. Il accompagnera Djordjawili.

Citons encore M. Essad Bey. :

« Quelques jours après, deux jeunes manœuvres à la figure réjouie descendaient la rue Baryatinskaya, chacun portant un seau à la main. Djordjawili sifflait une petite mélodie géorgienne et Staline souriait aux passants. Les deux

hommes s'arrêtèrent dans le jardin Alexandre, devant le palais du gouvernement. Staline se pencha au-dessus des seaux où, sans doute, se trouvaient ses outils. Puis, lentement, la lourde porte de chêne du palais s'ouvrit. Le gouverneur général Gryasoff sortait pour sa promenade quotidienne du matin. Sans hâte les deux ouvriers fouillaient dans leurs seaux. Le général Gryasoff ne paraissait pas les intéresser le moins du monde. Mais tout à coup l'on entendit des explosions ; quatre objets ronds qui avaient été retirés des seaux éclatèrent aux pieds du gouverneur. Une épaisse fumée emplît la rue Baryatinskaya. Quand elle se fut dissipée, on vit sur l'asphalte le cadavre de Gryasoff, déchiré en morceaux. Les cosaques se précipitèrent. Personne ne savait qui avait lancé les bombes. Mais on aperçut un ouvrier en train de sauter le mur du jardin Alexandre. Les cosaques, les policiers, les gendarmes à cheval s'élancèrent à sa poursuite. Le second ouvrier, Staline, eut plus de sang-froid. Tranquillement, il resta debout au milieu de la rue et regarda avec un effroi bien joué la dépouille du général. Nul ne fit attention à lui, sauf un des policiers qui, dans sa hâte, l'écarta de son chemin en hurlant : « Qu'est-ce que tu fiches là ? » Alors, calme et modeste, Staline s'en alla sans être inquiété par personne. »

Les années 1906 et 1907 connurent un redoublement de l'activité terroriste. Les groupements révolutionnaires, pour se procurer des ressources pratiquèrent les « expropriations ». L'abréviation « ex » passa dans leur vocabulaire, tant étaient fréquentes les attaques de banques, de bureaux de poste, de trains ou de fourgons contenant des sommes d'argent.

Un autre biographe de Staline, M. Boris Sourvarine, nous apprend que Krassine était le « ministre des Finances » des bolcheviks. Il dirigeait encore la fabrication des explosifs, les achats et transports d'armes, les cours d'instructeurs « bombistes ». Le seul mois d'octobre 1906 vit 121 actes terroristes, 47 combats avec la police et 362 expropriations. En quatre mois 2.118 représentants ou fonctionnaires du régime furent tués ou blessés...

L'« ex » la plus célèbre fut celle de Tiflis, le 26 juin 1907, dirigée par Kamo, l'un des plus durs parmi ces hommes durs. Quelques semaines auparavant, il avait été grièvement blessé par l'explosion d'une bombe et avait perdu l'œil droit.

Les conjurés étaient échelonnés sur le parcours que devaient emprunter deux fourgons d'une banque. Parmi eux, deux femmes. Les premières bombes tuèrent les cosaques de l'escorte, mais les attelages s'enfuirent au galop, ce que voyant, l'un des terroristes, Batchoua lança une bombe sous les chevaux. Kamo déguisé en officier, bondit et saisit le sac d'argent...

Il semble que Staline ait eu un rôle dans cette affaire, mais il n'a jamais été mis en lumière.

En 1908, la police arrêtait à Paris Litvinov, détenteur d'une liasse de billets de 500 roubles provenant de l'« ex » de Tiflis. Quant à Kamo, arrêté à Berlin, il simula durant quatre ans la folie furieuse. Après quoi il est rendu à la Russie. Il reste 16 mois en prison à Tiflis. Evadé, repris en 1912, il n'échappe à la peine de mort que grâce à l'amnistie ordonnée par le tsar à l'occasion du tricentenaire de la dynastie des Romanoff...

M. Pierre Gaxotte écrit dans *Je suis partout* :

Il n'y aura pas de paix possible tant que l'alliance soviétique permettra à Staline de troubler continuellement l'Europe. Il n'y aura pas de paix possible tant que Moscou trouvera à Paris et à Prague des serviteurs dociles, bénévoles ou payés, toujours prêts à exciter l'opinion et à prêcher la bataille. Il n'y aura pas de paix possible pour la France tant que le parti communiste n'aura pas été dissous et ses chefs emprisonnés. Il n'y aura pas de paix possible tant que, par lâcheté, par cupidité ou par bêtise, les grands Etats feront semblant de croire que le gouvernement russe est un gouvernement comme les autres, qui doit être admis comme les autres dans les conférences et à la Société des Nations. Il n'y aura pas de paix possible tant que les Soviets et leurs agents ne seront pas traités pour ce qu'ils sont : une tourbe de bandits, d'assassins, de provocateurs et de boute-feux, servis par un certain nombre de canailles, d'imbéciles et de naïfs.

Tant que les Soviets seront admis aux négociations de paix, les négociations échoueront. Tant que les Soviets « collaboreront » à la pacification, il n'y aura pas de pacification. Tant que les Soviets pourront dire leur mot, ce sera pour prêcher la discorde et fomenter la guerre. La paix européenne ne se fondera que sur l'écrasement du communisme.

LITVINOV A GENEVE

Aucun discours, écrit le *Journal*, n'était attendu avec plus de curiosité que celui de M. Litvinov :

« On n'a pas été déçu, bien au con-

traire. Rarement l'orateur s'est montré aussi violent et aussi incisif. Jamais sa logique n'a trouvé d'arguments plus saisissants pour démontrer ce que la S.D.N. devrait être et ce qu'elle n'est pas. Jamais aussi sa verve ironique n'a prodigué davantage de formules lapidaires qui auraient dû déchaîner les éclats de rire, si les traits les plus mordants ne tombaient dans le vide, d'abord en raison d'un charabia incompréhensible, et ensuite à cause de l'atmosphère d'ennui encoercible qui pèse sur la salle.

On n'a pas souri quand M. Litvinov a comparé la Société des Nations à une gentille demoiselle que l'on tient pudiquement à l'écart de tout contact avec le mal. On n'a pas éclaté de rire quand M. Litvinov a opposé le libéralisme et la correction des communistes aux injures des Hallés, aux allures de voyous des Etats qui voudraient encore profiter des avantages commerciaux qu'on leur accorde pour développer leurs armements contre ceux qui leur proposent de bonnes affaires.

On n'a pas souri non plus quand M. Litvinov a dit :

« Il est temps pour ceux qui tiennent réellement aux intérêts de la paix de déclarer aux perroquets haut placés que les billevesées répétées chaque jour ne cessent pas pour cela d'être absurdes, que l'agression doit être appelée agression, quel que soit le sens de l'anticommunisme, qu'il soit minéralogique, commercial, stratégique ou autre, l'agression qu'il couvre, l'intervention armée, l'irruption dans un pays étranger, la violation des traités internationaux ne peuvent pas recevoir de justification.

Il est également temps de dire que les prédicateurs d'une haine enragée contre l'humanité n'ont pas le droit de prêcher les intérêts de l'humanité, qu'eux, qui ont ressuscité les théories les plus

sauvages et les plus surannées du paganisme et du moyen âge, se rendent ridicules quand ils parlent de sauver la civilisation et lancent au nom de cela leurs appels à la croisade contre d'autres peuples ».

Impudence

Nous avons cité le couplet parce qu'il donne le ton et parce qu'il renferme toutes les directives du discours. Voilà le langage que pendant trois quarts d'heure on a pu entendre de la bouche du représentant d'un Etat qui a multiplié les massacres, les destructions, les violations de tous les engagements. Bien plus, on a pu entendre le champion de la III^e Internationale, dont on connaît les méthodes de propagande, se permettre de flétrir l'intervention dans les affaires intérieures des autres Etats.

Une telle imprudence a la partie belle à dénoncer la faillite du comité de Londres, pour railler l'absurdité de la conception qui prétend fonder l'ordre avec la combinaison du désordre. Il a la partie plus belle encore à narguer la duperie qui voudrait mettre la collaboration internationale au service de l'agression. Impossible de mieux démontrer que la seule collaboration efficace est celle qui groupe des nations attachées au même idéal d'ordre et de paix. Dom-

mage seulement que ce soient les Soviets qui sonnent le ralliement !

Moscou préconise la guerre générale

Pour nous conduire à quoi ? M. Litvinov n'en a fait aucun mystère

« Je suis persuadé qu'une politique résolue de la Société des Nations, dans un cas d'agression, nous aurait épargné tous les autres. Alors, seulement, alors ces Etats seraient persuadés que l'agression est de mauvais rendement, que l'agression n'est pas une chose à entreprendre. Seule une telle politique amènera les anciens membres de la Société à venir frapper à notre porte, et nous leur dirons joyeusement : entrez. Nous ne les interrogerons pas sur leur idéologie, sur leur régime intérieur, car la Société des Nations reconnaît la coexistence pacifique de tous les régimes existants. Seulement nous n'atteindrons pas cet idéal en distribuant des questionnaires, mais uniquement en opposant une résistance collective pour tenir tête à l'agression par la défense collective de la paix ».

L'intervention générale contre tous les agresseurs, qu'ils soient Allemands, Italiens ou Japonais, la guerre générale, voilà bien ce que nous propose Moscou.

CHRONIQUE

Ukraine

L'Ukraine réclame son droit à l'Indépendance.

Le 14 septembre M. V. Prokopovitch a présenté au Président de la

XVIII Assemblée de la S. D. N., au nom du Gouvernement de la République Démocratique Ukrainienne en exil, un mémoire qui conteste au Gouvernement des Soviets le droit

de représenter l'Ukraine. Cette dernière fut la première victime du Komintern, agent du gouvernement de Moscou, qui, tendant à l'asservissement des peuples à la tyrannie communiste, est le pire ennemi des principes de la S. D. N. Le Gouvernement National Ukrainien qui, pendant 4 ans, a lutté contre l'agression moscovite et à la tête duquel se trouve actuellement le successeur du Chef d'Etat ukrainien Simon Petlura, M. André Livitzky, a seul le droit de parler au nom de l'Ukraine, puisqu'il jouit « de la confiance de toute la population de l'Ukraine occupée et se trouve dans le même cas que les Gouvernements de Belgique et de Serbie pendant la Grande Guerre ».

Parlant ensuite du régime instauré par les Soviets, le mémoire constate que toute la vie intérieure de l'URSS est subordonnée à la domination sanglante des dirigeants du parti communiste moscovite qui y ont introduit « les formes les plus cruelles et les plus inhumaines de contrainte et d'esclavage » ce qui est en contradiction flagrante avec les articles 1^{er} et 23 du Pacte. En dehors de l'URSS, le Komintern s'efforce de créer des troubles sociaux et des incidents entre les différentes nations afin de profiter de cet état de choses pour la réalisation de la révolution communiste mondiale, ce qui est clairement démontré par les menées bolchévistes en Espagne et en Extrême-Orient, ainsi que dans d'autres pays.

La terreur sévit tout particulièrement dans les Républiques des peuples non-russes, soi-disant libres. Le

Gouvernement National Ukrainien, qui, en son temps, a demandé l'admission de l'Ukraine à la S.D.N., a été profondément déçu par le fait que la S. D. N. a admis les Soviets parmi ses membres. Il est de son devoir de protester devant la S. D. N. contre l'oppression de l'Ukraine, où tout le peuple est uni dans la lutte contre Moscou. En considérant que la situation en URSS, où se trouvent asservis, outre les Ukrainiens, les Caucasiens, les Turkestaniens et autres peuples, est contraire aux principes de la S. D. N. et constitue une menace réelle pour la paix universelle, le soussigné prie le Président de la S. D. N. « de prendre les mesures propres à préparer le retour à des conditions normales en Ukraine, c'est-à-dire d'aider celle-ci à recouvrer l'indépendance sous l'égide du Gouvernement légal de la République Démocratique Ukrainienne ».

Le Congrès des minorités nationales à Londres.

Le Congrès des minorités nationales a eu lieu cette année les 14 et 15 Juillet à Londres.

La délégation ukrainienne à ce Congrès se composait de M. V. Moudry, député à la Diète de Varsovie, Président de la représentation ukrainienne à la Diète, de M. Z. Polensky, député à la Diète polonaise, de M. V. Zalozetsky, député ukrainien au Parlement Roumain et de M. V. Kissilevsky. L'Association Anglo - Ukrainienne a organisé pendant le Congrès une grande réception en l'honneur des délégués ukrainiens.

E5114E
1937

IMPRIMERIE
DE NAVARRE
5, rue des Gobelins
PARIS 13^e
